

O'R

988

250

Achat des Musées Nationaux  
Musée des Arts et Traditions Populaires



01R  
988

LA BELLE  
SANS MAINS,  
ET  
LE PRINCE RÉSOLU,  
CONTE NOUVEAU.

IL y eut une fois une Reine qui était d'une beauté  
Isi parfaite, qu'elle passait partout pour la plus belle  
des femmes; ce qui l'avait tant remplie de fierté et d'or-  
gueil, que cela l'en rendait insupportable: mais ce-  
pendant elle avait une fille qui était encore bien plus  
belle et d'un bien plus joli caractère et esprit, car elle  
tenait de son papa qui était un très-honnête homme,  
de sorte que tous les grands, moyens et menu peuple  
ne pouvaient se lasser de la considérer et de l'admirer,  
ce qui causa une telle jalousie à la Reine sa mère, qu'il  
était impossible de la supporter. Hélas! quantité de Rois  
auraient bien voulu hasarder à l'avoir en mariage, mais  
ils n'osaient la faire demander de crainte d'être refusés  
et d'attirer sur eux la haine de la Reine qui était très-  
puissante et très-vindicative. Enfin une fois que cette  
Reine avec sa fille était aux fenêtres de son château pour  
voir passer des Seigneurs qui allaient à la chasse, un  
de ces mêmes Seigneurs, après les avoir un peu con-  
sidérées, dit à son compagnon: regarde donc des dames  
que voilà aux fenêtres! Ah! quelles sont belles et char-  
mantes! Oui vraiment, dit l'autre, la vigne est superbe

BB

et de toute beauté, mais le raisin qu'elle a produit la surpasse encore beaucoup, et je désirerais bien posséder la vigne, mais je consacrerai volontiers tout ce que je puis prétendre pour avoir le raisin. Ce que la Reine entendant, elle entra dans une telle rage de jalousie, qu'elle jura la perte de sa fille qui était cependant d'un esprit et d'une douceur accomplis, et très-aimable. Enfin cette méchante Reine, après avoir médité sur les moyens de détruire et perdre sa fille que la nature avait encore gratifiée de plus de beauté, d'un plus bel esprit et caractère qu'elle, eut recours au ministère de trois charpentiers qu'elle avait à travailler chez elle, et dès le lendemain elle fut les trouver à leur ouvrage, quoique ce ne fût pas sa coutume, et leur dit: et bien, mes bonnes gens, qu'en dites vous? travaillez-vous comme vous voulez, et votre besogne s'avance-t-elle? Ces pauvres charpentiers tout étonnés de la visite de la Reine qui n'y venait jamais, restèrent tout interdits, et lui dirent: Madame, nous travaillons le plus que nous pouvons, et vous voyez comme nous en sommes baignés de sueur. Sur quoi elle leur dit: bon, hâtez-vous de finir cet ouvrage, car j'en ai bien un autre à vous faire faire. Elle leur dit cela avec une telle agitation de colère, que ces malheureux charpentiers ne savaient ce que cela voulait dire. Enfin l'un d'eux s'enhardit à lui demander quel était cet ouvrage si pressé qu'elle avait à leur faire faire, et que tant qu'il serait en leur pouvoir, ils feraient tout pour la contenter. Sur quoi elle leur dit qu'elle ne leur demanderait rien d'impossible, et qu'ils le pourraient bien faire. Enfin elle leur déclara qu'il fallait que sous trois jours ils emmenassent sa fille dans un tel bois quelle leur nomma, et qui était très-loin; qu'étant arrivés là, ils la tuassent, et que pour marque de sa mort ils lui en apportassent le cœur et les deux mains, et ce sous peine de mort à eux-mêmes, parce qu'étant Reine, elle voulait être obéie, et les menaçant que s'ils la trompaient ou qu'ils ne fissent pas ce qu'elle leur ordonnait, elle les ferait mourir cruellement. Ce que ces pauvres ouvriers entendant, ils en demeurèrent tout hors d'eux-mêmes; l'un d'eux voulut lui représenter que c'était

grand dommage, et lui dit: comment, Madame, est-ce que vous voudriez vous défaire ainsi de votre aimable Princesse? C'est ce que nous ne pouvons croire; mais je crois plutôt que c'est que vous voulez nous éprouver, et voir ce que nous vous dirons. Elle entra aussitôt dans une colère extrême, et leur dit: je ne veux point de vos remontrances; je suis Reine, je veux que vous fassiez ce que je vous commande, ou je vous ferai mourir sous trois jours. Or, quand ces pauvres charpentiers eurent entendu tout cela, et qu'ils n'avaient mot à dire, ni aucun remède à y apporter, ils lui promirent de faire tout ce qu'elle leur ordonnerait; après quoi elle s'en retourna à son château bien contente d'avoir trouvé le moyen d'accomplir son horrible dessein. Elle entra dans la chambre de sa fille en lui disant d'un ton et d'un air fier: comment, Mademoiselle, pouvez-vous vous tenir toujours enfermée comme cela dans votre chambre? il faut que vous soyez bien fière et bien orgueilleuse, de ne pas sortir un peu pour aller voir ces malheureux ouvriers qui sont là dans cette cour à travailler; il faut que vous ayez bien peur de votre peine. Ils ne sont pas comme vous, ils sont tout trempés de sueur à force de travailler; mais je saurai bien rabattre cet orgueil. Cette charmante fille se jetant sur le champ aux pieds de la Reine, lui dit: comment, ma chère maman, c'est d'après votre défense, et que vous m'avez enjoint cent fois de ne point sortir de ma chambre que lorsque vous me le diriez; si par malheur j'eusse été voir ces ouvriers, vous m'en auriez fait un crime; vous m'auriez dit que ce n'était point là ma place; que je ne savais pas tenir mon rang, et mille autres reproches, et aujourd'hui vous voulez que j'y aille. Eh bien, maman, pour vous obéir, j'y vais sur-le-champ. Or, cette aimable Princesse s'en étant donc allée voir ces ouvriers, elle les trouva tous fort tristes et désolés, ce qui l'étonna si fort qu'elle leur demanda le sujet de leur tristesse, en leur disant: hé bien, mes bonnes gens, il paraît que vous avez bien de la peine à travailler; et pourquoi donc êtes-vous si tristes? Il ne faut pas travailler si fort ni vous gêner tant; ce que vous ne ferez

pas aujourd'hui, vous le ferez demain. Sur quoi les charpentiers se regardant l'un et l'autre se dirent : hélas, comment aurons-nous le courage de tuer une si aimable Princesse, si belle et si parfaite ? Alors l'un dit : ce n'est pas moi ; et moi, dit l'autre, je n'en ai pas le courage ; ni moi non plus, dit le troisième.

Cette aimable fille les voyant donc si attristés, leur en demanda le sujet ; mais ils ne pouvaient se résoudre à lui dire. Enfin elle les en pressa tant, qu'elle leur promit de n'en rien faire paraître ni rien dire à qui que ce soit, et que quand il y dépendrait de sa vie, ils n'avaient rien à craindre. Fiez-vous à moi, leur dit-elle, je vous promets sur ma parole d'honneur que je vous soulagerai, ou bien il ne sera pas en mon pouvoir ; dites-moi ce que vous avez qui vous met tant dans la peine.

Or, ces malheureux charpentiers tout en pleurant lui déclarèrent donc l'ordre exprès de la reine sa mère, et lui dirent que sous trois jours il fallait qu'elle allât avec eux dans telle forêt, bien loin, et que là ils la tuassent et apportassent son cœur et ses mains à la Reine, sous peine d'être tués eux-mêmes.

Ce que cette aimable Princesse ayant ouï, elle en demeura un peu interdite ; puis revenant à elle, leur dit : hé bien, mes amis, obéissez de bon cœur à la Reine, et faites ce qu'elle vous ordonne, je m'y sou mets entièrement, vous n'avez rien à craindre.

Lors donc que le troisième jour fut venu, les trois charpentiers ayant délibéré entr'eux de quelle façon ils pourraient sauver la vie à cette Princesse, l'un d'eux dit : laissez-moi faire, j'ai un chien à la maison, je l'emmenrai, je le tuerai et en apporterai le cœur à la Reine ; il n'y aura que les mains de cette charmante Princesse qu'il faudra lui couper ; car où en pourrait-on avoir, et d'ailleurs cette méchante Reine connaît si parfaitement les mains de sa fille, qu'il n'y aurait pas lieu de la tromper. Hélas ! c'est pourtant bien dommage, mais du moins elle aura la vie et Dieu aura pitié d'elle ; ce qui fut ainsi arrêté, n'ayant aucun moyen d'avoir de si jolies mains que celles de la Princesse pour tromper sa mère qui, comme nous l'avons dit ci-dessus, les connaissait très-bien.

Enfin ils passèrent donc dès le matin du troisième jour par le château de la Reine qui, sur-le-champ qu'elle les aperçut, leur commanda d'emmenner la Princesse, sa fille, dans les bois qu'elle leur avait indiqués, et là sans aucune miséricorde ni pitié de la tuer, donner sa chair à manger aux bêtes sauvages, et lui apporter son cœur et ses deux mains, avec menace que s'ils y manquaient, elle les ferait aussitôt mourir cruellement ; ce que cette jeune et aimable Princesse ayant ouï, elle se jeta aux pieds de la cruelle Reine sa mère pour les lui embrasser et lui dire adieu ; mais cette affreuse et barbare mère se retira tout en colère, après avoir ordonné avec une brutalité énorme qu'on la déshabillât de ses belles robes, et qu'on lui en donnât de vieilles qu'elle avait cherchées exprès, et la regarda aller d'un air de tigre et féroce qui n'appartient qu'aux monstres sauvages les plus voraces qu'on puisse connaître et imaginer.

Ainsi voilà donc aller ces trois malheureux ouvriers avec leurs haches, et cette jeune et infortunée Princesse qui, après avoir marché pendant trois jours et trois nuits, de façon qu'ils n'en pouvaient plus de lassitude, arrivèrent enfin à cette malheureuse forêt, où s'étant enfoncés jusques vers le milieu, et après y avoir pris un peu de reconfort des vivres qu'ils avaient emportés sur leur dos, et en avoir fait prendre un peu à cette belle fille qui s'en prit que par obéissance, car la faim ne la poursuivait pas beaucoup ; ils s'y arrêterent et se mirent à pleurer amèrement, excepté cette jeune Princesse qui les encouragea à faire leur office et à ne la point épargner ; ce que ces ouvriers voyant, ils furent tant attendris et émus de pitié, qu'ils ne savaient ce qu'ils devaient faire. L'un d'eux lui dit aussitôt : belle et aimable Princesse, nous ne vous tuons point, nous en craindrons notre conscience ; j'ai emmené ici mon chien que je vais tuer à votre place ; j'en apporterai le cœur à la Reine votre mère trop cruelle ; il n'y a que vos belles mains dont nous ne pouvons la tromper ; il faut donc nécessairement que nous vous les coupions. Mais hélas ! quelle cruauté ! comment nous

résoudre à faire un tel sacrifice ? Sur quoi elle les encouragea d'un très grand cœur, et étendant elle-même ses belles mains sur un morceau de bois, ils les lui coupèrent sans peine, et on ne remarqua en elle aucunes souffrances, pas plus que si elles n'eussent pas tenu à ses bras, et même sans saluer, quoique cependant un de ces charpentiers prit des herbes qu'il connaissait, il en pila et en mit sur la coupe de ses deux bras, de sorte qu'ils furent guéris très-promptement; ensuite ils la laissèrent dans ce bois avec le peu de vivres qui leur restait de ceux qu'ils avaient apportés, et au reste dépourvue d'asile, parmi les bêtes sauvages, sans secours de rien, lui souhaitant que le Ciel eût pitié d'elle, et lui faisant promettre de ne sa jamais remonter dans le royaume de sa mère tant qu'elle vivrait, vu les affreuses menaces qu'elle avait faites de les tuer eux-mêmes tous trois, s'ils manquaient à faire ce qu'elle leur avait enjoint. Cette jeune Princesse leur promit bien que jamais aucuns sujets de la Reine sa mère ne la reverraient de son vivant. Ainsi donc nos trois charpentiers s'en retournèrent au château, portant à la Reine le cœur du chien et les mains de sa fille, et eux bien contents d'avoir laissé la vie à la jeune princesse qui, quoique estropiée, pourrait encore plaire à quelque puissant Prince ou Seigneur, et la Reine bien contente de n'avoir plus sa fille pour lui causer du chagrin et de la jalousie par rapport à sa beauté. Mais revenons à notre charmante estropiée qui fut pendant plusieurs jours à ne faire que pleurer sans penser à prendre ni à chercher aucune nourriture; enfin le quatrième jour, après avoir bien marché dans ce bois sans trouver de quoi manger, ne trouvant que des mûres et des prunelles, fruits des ronces et des épines, elle en mangea quelque peu pour se soutenir, tant elle était faible et débile, elle qui était accoutumée à être si délicatement nourrie. Enfin les jours suivans elle s'avisait de brouter quelques herbes en qui elle trouva un peu de reconfort, en sorte que dix jours s'étant écoulés, et se sentant toujours affaiblie par le défaut de nourriture, elle marcha tant dans ce bois, qu'elle se trouva,

après bien des jours de marche, contre des jardins qui bordaient le bois; elle y passa et entra pendant la nuit, après qu'elle eut épié et considéré pendant le jour où elle pourrait trouver quelques fruits pour se nourrir, et ayant vu des pommes et des poires à des arbres en espalier et en bouquet, qui n'étaient pas trop hautes, elle les mangeait à l'arbre, ne pouvant les atteindre, puisqu'elle était privée de ses mains, en sorte qu'elle ne put pas long-temps trouver de quoi subsister, vu qu'elle ne pouvait avoir que le fruit qui était à la hauteur et à la portée de sa bouche, les autres étant trop hauts, et après qu'elle était un peu rassasiée, elle retournait se cacher au bois d'où elle ne sortait que la nuit. Or, quand elle ne put plus avoir de quoi vivre dans ces jardins, elle fut bien dans la peine et dans la tristesse; étant fort inquiète où elle pourrait avoir de quoi vivre par la suite. Elle se détermina donc à marcher pendant deux jours et deux nuits d'un autre côté de ce bois, où elle se trouva par hasard à la vue d'un beau château et d'un enclos fermé de murs, ce qui la contenta beaucoup, malgré qu'elle eut toujours peur d'être aperçue. Après avoir fait presque le tour de cet enclos, elle vit par une petite brèche faite au mur par usure et vétusté, que c'était un fort bel et grand jardin, rempli de toutes sortes de beaux fruits; elle en devint fort joyeuse, car elle dit en elle-même: bon, je vais faire de ce jardin, un vaillant garde-manger; alors elle chercha parmi les cavernes et tanières des bêtes sauvages, un lieu pour s'y cacher et s'y reposer en sûreté, et peu éloigné de ce jardin, car comme, faute de mains, elle ne pouvait s'aider pour emporter des fruits pour s'en nourrir dans le bois, il fallait qu'elle allât toutes les nuits dans ce jardin en manger pour toute la journée. Quinze jours se passèrent sans qu'on s'aperçut du dégat que la Belle sans mains faisait aux fruits de ce jardin; mais un jour que le Roi de ce château était à se promener dans ce jardin, et comme il était jeune et vigilant, il s'aperçut qu'il y avait une grande quantité de fruits, tels que prunes, cerises, pêches, abricots et autres, qui étaient mangés à l'arbre,

et dont les noyaux étaient restés, ainsi que des poires et des pommes, et autres fruits, dont les queues étaient également restées aux arbres. Il en demanda la raison au jardinier à qui il fit voir tout cela, lequel lui dit qu'il fallait que ce fût des oiseaux ou d'autres animaux qui venaient manger ce fruit; sur quoi le Roi lui dit qu'il fallait prendre encore une personne ou deux avec lui, pour faire la garde dans ce jardin, et tâcher de lui attraper les animaux qui venaient la nuit faire tout ce dégât. Enfin, dès la nuit suivante deux personnes avec le jardinier furent employées à la garde du jardin, et le Roi leur promit bonne récompense s'ils lui amenaient les animaux qui mangeaient son fruit.

Voilà donc nos trois gens bien assidus à faire la garde: ils ne dormaient pas et étaient très-vigilans; mais par hasard aucun d'eux ne s'était placé à la brèche par où la Belle sans mains passait, de sorte qu'elle eut le bonheur d'y aller encore pendant trois ou quatre nuits sans y être trouvée. Mais comme le Roi vit après ce temps qu'aucun de ceux qu'il avait mis à la garde de son jardin, ne lui amenaient aucun des animaux qui mangeaient le fruit, ni ne lui en rapportaient aucunes nouvelles, il prit le parti d'y aller lui-même, et en se promenant à son ordinaire, il vit que le dégât avait encore beaucoup augmenté, sans que ses gardes s'en fussent aperçus; ce qui mit le Roi dans une très-grande colère. Il leur en fit de violens reproches et leur dit qu'ils s'étaient amusés à dormir, et qu'il saurait bien les en punir. C'est pourquoi il prit la résolution d'y rester lui-même, ce qu'il fit, et par malheur pour notre belle Princesse, il se posta droit vis-à-vis de la brèche par où elle passait, et comme elle vint à son ordinaire, le Roi qui la vit, la laissa faire sans se montrer à elle. Mais quand elle fut rassasiée du fruit qu'elle avait atteint de sa bouche, elle fut pour s'en retourner, alors le Roi l'arrêta et lui fit de rudes reproches de ce qu'elle venait ainsi nuitamment manger son fruit à l'arbre, et qu'il n'y avait rien de si indécent et malhonnête. Elle demeura bien étonnée et mortifiée d'avoir été ainsi surprise; elle lui en

demanda pardon, se jetant à ses pieds et lui disant: Monseigneur, c'est bien malgré moi que je suis forcée de vous faire ce tort; je suis une malheureuse fille, issue de grande famille, mais la Reine ma mère, par un affreux orgueil et une jalousie insupportable, voyant qu'on me regardait préférablement à elle, en entra dans une telle rage, qu'elle commanda à trois charpentiers qui travaillaient au château, sous peine de mort, de m'emmener dans ce bois, et de m'y tuer, et pour plus grande sûreté de ma mort, elle leur enjoignit de lui apporter mon cœur et mes deux mains. Ainsi ces malheureux ouvriers, dans la dernière désolation de faire une chose si horrible, conclurent entre eux de tuer leur chien, qu'ils avaient emmené, et de prendre son cœur au lieu du mien; mais pour mes deux mains, ils me les coupèrent et m'abandonnèrent en me laissant la vie, qui comme vous voyez, m'est très-à charge. Par ce moyen ils trompèrent la Reine ma mère, en lui apportant le cœur du chien, avec mes deux mains; en me quittant ainsi ils me recommandèrent à la grace et à la miséricorde du Ciel. Or, voilà comme depuis trois mois je suis obligée de vivre, sans savoir où je suis ni où je vais, et étant hors d'état de gagner ma vie. Alors le Roi charmé par ce récit, ébloui par la grande beauté et l'esprit de cette belle Princesse, la releva promptement avec tendresse et compassion, et la conduisit à son château où la Reine mère du Roi la voyant, et ayant ouï son histoire, en eut si pitié qu'elle ne put s'empêcher de verser des larmes sur ses malheurs. Après qu'elle eut considéré cette jeune Princesse, elle fut éprise de sa beauté et de son bel esprit, aussi bien que son fils; de sorte qu'après huit jours qu'elle fut au château le Roi délibéra de l'épouser sous le bon plaisir de la Reine sa mère qui fut très-satisfaite, car elle lui dit: mon fils, quoique cette belle fille soit privée de ses mains, il est cependant rare de pouvoir rencontrer une si aimable personne et si remplie d'esprit, je vous conseille en l'épousant de lui jurer un amour et une fidélité éternels, ce que le Roi lui promit, et fut sur le

champ à la chambre qu'ils avaient donnée bien meublée et richement parée à cette charmante fille, et la demanda en mariage, lui déclarant le dessein qu'il avait formé, sous le bon plaisir de sa mère, d'en faire son épouse et Reine. On ne peut comprendre le grand étonnement où fut notre jeune Princesse à cette nouvelle si imprévue qui la surprit bien agréablement; car elle trouvait ce jeune Roi bien de son goût et fait au tour. Enfin après deux jours de délai qu'elle lui demanda pour faire ses réflexions sur une affaire aussi importante, voyant comme elle était estropiée, et ne pouvant revenir de la grande fortune que le Ciel lui envoyait, elle s'y résolut, ce qui mit le Roi et sa mère dans une grande joie. Les noces se firent avec toute la pompe et la magnificence d'un grand et puissant Roi; et tous les grands Seigneurs, Princes et autres sujets trouvèrent son choix admirablement bon, quoiqu'elle fût estropiée, de façon que ce ne fut que réjouissance, festins, jeux, danses, bals, casses et autres récréations pendant plus de quinze jours; mais au bout de quatre mois qu'ils furent mariés, il s'éleva une guerre entre lui et un Roi de ses voisins, où il fut obligé d'aller en personne pour commander son armée et combattre son ennemi, car il ne voulait pas en confier le commandement à un autre. Son épouse en fut fort attristée, et lui tint ce discours entre coupé de larmes et de sanglots: hélas! mon mari, faut-il que vous me quittiez ainsi! vous savez que je suis enceinte de plus de trois mois. Que vais-je devenir sans vous, et me voir ainsi éloignée et séparée de tout ce que j'aime? et mille autres choses semblables. La Reine mère, de son côté, regrettait le départ de son fils, et lui disait de nommer un autre Général à sa place, car elle l'aimait parfaitement; mais le Roi ne voulut point se résoudre à commettre un autre Général, craignant toujours la trahison, qui est assez ordinaire quand les Rois ne sont point à la tête de leur armée. Enfin il partit, et embrassant tendrement sa chère épouse et la Reine sa mère, il la lui recommanda; ils étaient alors bien tristes tous les trois, mais il fit tout son

possible pour consoler son épouse et sa mère, leur disant qu'il ne tarderait pas sans revenir. Après environ six mois que le Roi était parti, la Reine son épouse accoucha heureusement d'un joli garçon et d'une très-belle fille. Aussitôt la Reine sa mère lui dépêcha un courrier avec des lettres d'elle et de sa charmante épouse, qui lui annonçaient son heureux accouchement et qu'il avait deux jolis enfans, un fils et une fille; mais comme ce messager était fatigué par la longueur du chemin, et qu'il se faisait bien tard; ne pouvant trouver d'auberge où loger, il aperçut de loin et à l'écart un beau château, et il fut demander à loger. La Reine de ce château était précisément la mère de l'épouse du jeune Roi à qui ce messager allait porter les lettres dont il était chargé. Il représenta donc à cette Dame que n'ayant pu trouver d'auberge sur sa route pour y loger, et que comme il se faisait tard, il avait pris la hardiesse de venir lui demander l'hospitalité. Cette Reine le fit donc entrer, et après l'avoir beaucoup questionné sur le sujet de sa mission, ayant reconnu le cachet de sa fille, qui fermait la valise où étaient les lettres qu'il portait à son maître, elle en demeura toute interdite, car ce cachet était pareil au sien, et elle dit en elle-même: il faut que quelqu'un l'ait trouvé ou que ma fille ne soit pas morte; qu'est-ce que cela veut dire? oh! je vais savoir et découvrir tout ce mystère. En conséquence elle régala très-bien son hôte, et quand il fut bien ivre; elle le fut faire coucher dans une chambre haute, retenant sa valise. Quand il fut couché et la porte fermée sur lui, elle rompit le cachet de la valise, l'ouvrit, et considéra à loisir les présens que la mère et l'épouse du jeune Roi lui envoyaient, et puis décacheta les lettres et les lut, ensuite les brûla et composa d'autres, dans lesquelles au lieu de lui marquer que sa femme était accouchée de deux jolis enfans, un fils et une fille, elle lui manda que la chatte sa femme avait fait un chat et une chatte, et mille autres injures bien atroces contre son épouse, puis les cacheta avec son cachet qui était le même que celui de sa fille, et les remit dans la

valise, après en avoir ôté les plus beaux présens et remis à la place de vilaines choses et des guenilles, puis la recacheta avec le même cachet. Le lendemain matin, le messager se leva et voulut s'en aller; cette méchante femme avec un ris plein de malice, après l'avoir bien fait déjeuner, lui fit promettre de revenir souper et coucher chez elle, ce qu'il promit, ensuite il partit. Arrivé à l'armée où était le jeune Roi son maître, il le salue, et lui remit la valise et ce qui était renfermé dedans. Quand le Roi l'eut ouverte, qu'il eut vu ce qu'elle contenait, il fut très surpris, ne sachant ce que voulait dire tout cela; il en demanda la raison au messager qui lui dit que la Princesse son épouse était heureusement accouchée de deux jolis enfans, un fils et une fille. Le Roi après bien des réflexions sur le contenu de ces lettres, dont il ne pouvait découvrir ni entendre le mystère, récrivit qu'on eût à avoir bien soin de la chatte et de ses deux petits jusqu'à son retour, qui ne tarderait pas, et remit cette lettre dans la valise, avec de superbes présens qu'il envoyait à la jeune Reine son épouse, la cacheta et renvoya son messager qui s'en revint tout droit loger chez la Reine, mère de l'épouse du jeune Roi, son maître, où il avait été si bien reçu. Quand cette méchante Reine le vit, elle fut fort réjouie, car elle espérait venir à bout de sa noire perfidie: elle régala donc encore ce messager mieux que la première fois, et l'enivra de telle sorte qu'il fallut le porter coucher à son lit. Lorsqu'il fut couché, elle ferma encore la porte de sa chambre, puis ouvrit la valise comme elle avait fait, considéra les présens que le jeune Roi renvoyait à son épouse; elle prit les plus beaux, et en remit à la place de bien vilains, pour la dénigrer, ensuite décacheta les lettres avec adresse, sans en rompre les cachets, car de cette fois elle n'avait plus celui du jeune Roi. Après les avoir lues, elle les brûla comme elle avait fait des autres, et en composa qu'elle mit à la place, dans une desquelles elle marqua que le Roi ordonnait qu'aussitôt le messager arrivé et les lettres remises, on eût à prendre son épouse et ses deux

enfans, et les égorger sans miséricorde: qu'il trouvât cette besogne faite lorsqu'il arriverait, ce qui ne tarderait tout au plus que cinq ou six jours, puis recacheta ces lettres avec les mêmes cachets qu'elle avait fiacement ôtés sans les casser des autres qu'elle avait brûlés, et les remit dans la valise qu'elle renferma de même. Le lendemain matin elle fit encore bien déjeuner ce jeune homme à qui elle défendit bien de dire où il avait logé, et le renvoya chez sa maîtresse. Quand la Reine mère du Roi, à l'arrivée de ce messager, se fut informée comment se portait le Roi son fils, et quel était le victorieux, le messager lui dit que le Roi était en très bonne santé, que la guerre allait finir, que la victoire avait tourné de son côté, et qu'il revendrait sous huit jours, couvert de lauriers. Ce récit la rendit assez joyeuse, et il n'y eut qu'à l'ouverture de la valise et des lettres qu'elle demeura toute transie de deuil et de chagrin, quand elle y lut qu'il fallait sur le champ égorger cette aimable Princesse et ses deux enfans. Elle ne put jamais comprendre comment une telle férocité pouvait être entrée en si peu de temps dans le cœur du Roi, son fils, à l'égard de son épouse et de ses chers enfans; elle se prit à pleurer, et pendant deux jours entiers elle ne voulut ni boire, ni manger, ni dormir, ni rien dire de tout cela à la jeune Princesse qui était couchée dans sa chambre; mais comme le délai où le Roi devait arriver était très-court et bientôt écoulé, la Reine mère monta toute tremblante et prête à s'évanouir de tristesse dans la chambre de la jeune Reine sa belle-fille qui, la voyant en cet état, fut si interdite qu'elle ne savait si c'était la mort de son cher mari qu'on venait lui annoncer, ou autre chose de bien triste. La Reine mère, après bien des pleurs et des sanglots, lui annonça l'ordre exprès du Roi, qui était de la tuer avec ses deux enfans, tel qu'il était contenu dans sa prétendue lettre qu'elle lui lut. Cette jeune Reine demeura toute interdite dans le grand étonnement où elle était au récit de ces tristes nouvelles; mais revenant à elle-même, elle dit à la Reine: hé-

las ! ma mère, je vois bien que je suis une malheureuse que l'infortune ne cesse de poursuivre depuis long-temps ; j'ai déjà bien éprouvé des malheurs, j'y suis accoutumée. Combien de fois n'ai-je pas désiré la mort ! mais enfin l'heure en est venue, que le Ciel soit béni et l'ordre du Roi exécuté, je m'y soumetts volontiers ; je ne connais ni ne me reproche cependant aucun sujet que j'aie pu donner au Roi pour l'avoir changé si promptement à mon égard ; mais enfin ne pleurez plus : faites au plutôt, ma chère mère, ce qu'il faut faire, et que demain on me tue la première et mes deux pauvres petits enfans ensuite, afin de ne pas me faire mourir trois fois en les voyant tuer en ma présence. La Reine lui répondit : non, il n'en sera pas ainsi, et je n'entends pas qu'on vous tue, ni vous, ni vos enfans ; mais je veux que vous vous munissiez d'or, d'argent, de pierres précieuses, et de tout ce qui vous sera le plus commode et le plus nécessaire, que vous emportiez vos deux enfans, et que vous vous enfuyez loin d'ici avec votre femme de chambre, afin que le Roi ne vous trouve point à son arrivée, de sorte que n'étant plus ici, nous lui dirons qu'on a exécuté ses ordres. Alors cette aimable Princesse se jeta aux pieds de la Reine, les arrosa de ses pleurs, la remercia de son bon cœur et de ce qu'elle voulait lui sauver la vie. Elle se déguisa en paysanne, et ayant fait un paquet de ses linges et hardes pour elle et ses deux enfans, et après avoir pris quelque peu d'or et d'argent, et autres bijoux précieux dont elle était très chargée, elle partit seule avec ses deux enfans sans vouloir de femme de chambre, de peur d'être rencontrée et reconnue par le Roi son mari, ou par quelques gens de sa suite. Enfin la voilà aller à l'aventure et à l'abandon, emportant son paquet et ses deux enfans, l'un sur son dos, et l'autre devant elle, dans son tablier, bien regrettée et bien pleurée par la Reine sa belle mère, et par tous ceux du château. Après bien des jours de marche et de fatigue, elle parvint à sortir le royaume de son mari, car jusqu'à ce qu'elle fût hors de ses terres, elle ne marchait

que la nuit, et se cachait le jour dans les bois ou dans les blés. Or, comme la grande lassitude, la chaleur, et la soif la faisaient rigoureusement souffrir, elle fut obligée de chercher une maison afin d'avoir quelque peu d'eau ou de boisson pour se rafraîchir, vu qu'elle manquait de lait pour nourrir ses pauvres petits, et pour se reconforter de la grande fatigue qu'elle avait éprouvée, et ayant trouvé une petite cabane écartée, elle s'y en fut, et y demanda une goutte d'eau ou d'autre boisson pour la désaltérer un peu ; mais la femme de cette cabane la regardant avec indignation et mépris, lui dit : j'ai vraiment de la boisson, mais je ne donnerai rien de garde d'en donner à une femelle comme vous ; vous êtes une vilaine radeuse ; allez, retirez-vous d'ici, et vous en allez avec vos chalands. A ces mots, cette belle sans mains et incomparable Princesse s'en fut à une autre petite maison bien plus écartée et y demanda pareillement un peu de boisson pour la reconforter, vu qu'elle était extrêmement pressée par la soif ; mais la maîtresse de cette maison, encore plus méchante, plus brutale, impertinente et impitoyable que l'autre, lui dit qu'elle serait bien au désespoir de donner aucune chose à une prostituée et coureuse de chemins comme elle ; retire-toi de ma porte, vilaine salope, toi et tes petits guenons ; après que tous tes libertins d'amants ont été rassasiés de toi, ils t'ont coupé les bras et t'ont envoyée ; va-t-en te faire couper le cou aussi, j'ai à boire, mais ce n'est pas pour toi. Cette pauvre malheureuse Princesse eut une si grande honte d'être ainsi mal reçue et bafouée par ces deux impitoyables et mauvaises femmes, qu'elle aurait voulu tomber morte tout de suite. Enfin l'amitié qu'elle ressentit pour ses pauvres petits, lui fit changer d'idée : elle marcha encore fort loin, et trouvant un vallon, elle s'y arrêta et chercha partout si elle ne trouverait point une fontaine pour s'y désaltérer, elle s'y reposa donc après en avoir trouvé un dont l'eau jaillissante et cristalline faisait envie à voir. Alors elle posa par terre son enfant qu'elle tenait dans son tablier, après s'être agenouillée ; et comme il fallait pour boire à cette fon-

taine qu'elle se couchât sur le ventre, tout-à-coup son autre petit qu'elle avait sur son dos en maillot, fit la culbute par sur sa tête, et tomba bien loin dans la fontaine, et allait être noyé puisque sa pauvre mère n'avait point de mains pour le retirer. Cette jeune et aimable Princesse se mit à pleurer de toutes ses forces, en disant : Ciel, secourez-moi ! ayez pitié de moi et de mon pauvre enfant, car je suis estropiée et ne puis le sauver ! Hélas ! ayez compassion de mon état ! Elle prononça ces mots avec tant de ferveur, se jetant dans l'eau pour sauver son petit, que par un miracle inoui ses deux belles mains se trouvèrent rejointes au bout de ses bras, et ainsi retira son enfant de la fontaine, le porta au beau soleil, où elle le changea de ses linges et où il fut bien réchauffé. Après cela, dans son extrême admiration, elle rendit grâce au Ciel qui l'avait ainsi secourue, et lui avait rendu l'usage de ses mains ; mais comme le soir approchait, elle pensa à chercher un auberge pour s'y loger.

Enfin après avoir encore bien marché malgré sa fatigue et débilité où elle était réduite, faute de nourriture, elle eut le bonheur d'en trouver une dont la femme n'était pas du même caractère des deux autres dont nous avons parlé ci-dessus, car dès qu'elle vit cette femme lui demander à loger, elle en fut prise de pitié, et lui dit : hélas ! ma chère dame, vous devez être bien fatiguée ; entrez et vous asseyez. Quand cette jeune Princesse se fut un peu reposée et qu'elle eut fait prendre quelque chose à ses pauvres petits, elle demanda à cette aubergiste si elle ne pourrait point lui donner une petite chambre ou autre appartement sûr et honnête pour s'y loger et n'être point vue de personne, parce qu'elle voulait vivre seule avec ses petits enfants ; que là elle lui fournirait ce dont elle aurait besoin ; qu'elle le lui payerait bien, même au-delà de sa valeur, pourvu qu'elle en gardât le secret sans en rien dire à qui que ce fût, ce que la maîtresse de l'auberge lui promit. Cette belle Princesse y demeura donc sept années, sans être vue ni connue de personne ; mais laissons-la maintenant à l'auberge ; et revenons à notre

jeune Roi qui est revenu victorieux ... D'abord, son premier soin fut de s'informer de sa chère épouse et de ses deux petits enfants ; la Reine sa mère lui fit aussitôt de sanglans reproches, en lui disant : comment, barbare, vous osez encore vous informer de votre femme et de vos pauvres enfants ! Oseriez-vous feindre d'ignorer les ordres cruels que vous avez envoyés par votre messenger ? C'est sans doute pour nous surprendre, et voir si on les a exécutés ces ordres, mais rien doutez nullement, car ils étaient trop précis pour qu'on y manquât. Le Roi tout étonné à son tour, et ne sachant ce qu'on voulait lui dire, demanda quels étaient ces ordres qu'il avait envoyés. Alors sa mère lui présenta les lettres qu'il avait écrites, et par lesquelles il marquait qu'on eût à tuer sa femme et ses enfans, sans miséricorde.

Quand le Roi eut vu ces lettres, et que ce n'était ni son écriture ni son signe, et que son cachet avait été mis après coup, il entra dans une telle rage qu'il se mit à crier, hurler et pleurer d'une si grande force, que tout en retentissait ; enfin sa douleur était si grande, qu'il en était tout hors de lui-même. Alors se ressouvenant des lettres que son messenger lui avait apportées, dans lesquelles on lui disait que la chatte sa femme avait fait deux petits, un chat et une chatte, il les confronta avec celles que sa mère lui avait données, et il reconnut que c'était la même personne qui les avait écrites. Pour lors il fut question de savoir du messenger où il avait logé sur sa route, à quoi il répondit qu'il avait logé à tel endroit dans tel château, de sorte que le Roi jura qu'il en tirerait vengeance et exterminerait ceux qui étaient la cause de son malheur et de celui de toute sa maisonnée, après quoi il demanda à sa mère où étaient déposés les corps de sa chère épouse et de ses pauvres enfans, afin de pouvoir les arroser de ses pleurs et d'en faire les funérailles avec toute la magnificence due à son rang, et d'y rester à gémir le reste de ses jours. Quand la Reine vit que c'était une méprise et non une barbarie outrée comme elle l'avait cru par ce qui était por-

té par ces fausses lettres, elle lui déclara qu'elle n'avait pas fait tuer son épouse ni ses enfans; mais qu'elle les avait envoyés à la grâce et à la miséricorde divine pour se sauver; que son épouse s'était déguisée en pauvre paysanne, qu'elle était partie avec ses deux petits, et qu'elle ne pouvait savoir où elle était actuellement, lui ayant enjoint de se tirer promptement de sur les terres de ce royaume: qu'il fallait envoyer des courriers par tous les endroits où elle aurait pu passer, pour tâcher d'en apprendre des nouvelles. Le Roi fut fort satisfait de ce que lui dit la Reine, et dépêcha sur le champ quatre courriers diligens pour parcourir les quatre différentes parties de son royaume, afin de la retrouver.

Le Roi étant toujours extrêmement en colère contre l'auteur de cette méchante et abominable perfidie, et prononça sa perte; en conséquence il fit venir le messager qui lui avait apporté à l'armée les nouvelles de l'accouchement de sa chère épouse, afin de le conduire au château où il avait couché, et, où probablement on avait changé les lettres d'aller et de revenir, ce qui fut fait. Ainsi donc le Roi et le messager arrivèrent à ce château sous l'habit de voyageurs; quand la reine de ce château les eut considérés, elle reconnut très-bien le jeune homme qui avait couché chez elle, et l'ayant appelé à l'écart, elle lui demanda des nouvelles de ce qui s'était passé; à quoi il répondit que tout avait été fait comme elle l'avait désiré, ensuite elle les fit asseoir à table et les régala très-bien. Alors le Roi reconnut par hasard quelques-uns des présens qu'il avait envoyés de l'armée à son épouse, et se douta bien que c'était cette méchante Reine qui avait soustrait et changé les lettres que le messager portait; ainsi que les présens de part et d'autre, qu'on avait mis dans la valise, tels que bracelets, colliers, boucles d'oreille, chaînes de montre, diamans, le tout de très-grand prix. Le Roi en fit de rudes reproches à cette Reine, aussi bien que de sa scélératesse et noire trahison; ensuite il lui montra les lettres qu'elle avait inventées et mises à la place de celles qu'elle avait sous-

traites au messager pour la brûler, et finit par lui dire qu'il en tirerait une vengeance complète: apprêtez-vous, lui dit-il, à une guerre sanglante, car sous quinze jours je suis ici avec une armée de cent mille hommes, et d'avantage s'il le faut, et tous bons soldats qui vous feront danser le même rigodon que vous avez fait danser à votre aimable fille. Affreux et abominable monstre de brutalité, je vais bien rabattre ton orgueil; je vais te détrôner et t'emmener chez moi en captivité, en dépit de ta jalousie. Cette méchante Reine ne répondit rien, et resta toute interdite.

Le Roi s'en revint chez lui, charmé de connaître à qui il avait affaire pour venger sa femme, et fit sur le champ lever une puissante armée, et par un héraut fit annoncer la guerre à cette affreuse Reine. Il se mit donc à la tête de son armée, et s'en alla camper sur les terres et à la vue du château de la Reine: il mit le siège devant la Ville où ce château était situé, puis l'ajourna encore à se tenir prête pour se battre sous huit jours, par le même héraut qui lui avait annoncé la déclaration de guerre afin de la punir de ses abominables forfaits, et des chagrins et peines que le Roi essayait pour l'absence de sa chère épouse et de ses aimables enfans. Enfin, après un siège de quinze jours, la ville fut prise et saccagée, passant tout au fil de l'épée, entr'autres ceux qui se présentaient pour se défendre, et mit la ville au pillage, puis alla avec un détachement de ses gardes au château de l'abominable Reine qui, après la défaite de son armée, s'était cachée. Cependant à force de chercher, ils la trouvèrent au fond d'une cave bien loin sous terre; ils la lièrent et garrotèrent, puis ils l'emmenèrent captive, et le Roi étant de retour chez lui victorieux, il fit faire une cage de fer, et la mit sous les degrés de l'escalier de son perron, et y enferma cette horrible Reine, où elle ne mangeait que ce qu'elle pouvait attrapper aux chiens au travers les barreaux de sa cage, quand on leur donnait à manger, afin de la punir de son orgueil et cruauté barbare. La Reine, mère du jeune Roi, vint ensuite lui faire la huée, et lui re-

procher son orgueilleuse ingratitude, sa monstrueuse jalousie et sa féroce cruauté. Le Roi fit venir aussi tous ses Princes et seigneurs et autres sujets, pour l'accabler d'injures, de reproches et de malédictions : ensuite de cela il mit un Vice-Roi à son lieu et place, pour gouverner les états de cette Reine, et en rapporta tous les trésors et richesses, et s'en appropria tous les revenus.

De retour chez lui, voyant qu'il ne pouvait avoir ni apprendre de nouvelles de sa chère épouse, le chagrin l'accablait de plus en plus; c'est pourquoi il prit la résolution d'aller lui-même la chercher par mer et par terre, et d'y prendre toute sa consolation. Il partit donc de chez lui avec des courriers qu'il avait déjà envoyés; ils parcoururent une infinité de pays sans rien trouver, de sorte qu'ils passèrent trois ans à faire toutes ces recherches qui leur furent cependant inutiles; car quoiqu'ils eussent passé et repassé plusieurs fois par les deux cabanes où cette Belle sans mains était allée demander à boire, et que les mêmes femmes qui lui en avaient refusé la leur distinguassent telle qu'elle était avec ses deux enfans et sans mains, ils ne purent en apprendre autre chose. Hélas! ils avaient pourtant logé et couché à la même auberge où était sa chère épouse, mais le secret ne leur en fut point révélé, de sorte que le Roi tout désolé s'en revint chez lui. Mais comme le chagrin ne cessait de le consumer, il prit parti un an après d'aller encore d'un autre côté chercher celle sans laquelle il ne pouvait plus vivre. Le voilà donc aller une seconde fois, et à la fin de son voyage, il repassa encore par les deux mêmes cabanes susdites, où il n'apprit rien de nouveau, et de suite il fut aussi à la même auberge où était le tendre objet de ses voyages; mais quoiqu'il fit et quoiqu'il marchât, il passa encore trois années sans rien trouver, et ne faire autre chose que soupirer; il avait néanmoins été deux fois bien proche du digne objet de ses recherches; mais le temps n'était point encore venu où le secret devait lui être dévoilé. Il s'en retourna donc encore chez lui, et à son arrivée il trouva la méchante Reine, mère de sa

chère épouse, qui allait expirer de maladie. Quelque temps après qu'elle fut morte, par l'aveu qu'elle avait fait publiquement de ses crimes, de sa malice et de son abominable cruauté et perfidie, le jeune Roi se vit seul héritier, à cause de sa chère épouse, du royaume de cette méchante Reine.

Il partit donc pour la troisième fois chercher son objet déploré et chéri, après y avoir été encouragé par sa mère qui l'avait assuré qu'il réussirait, suivant des songes qu'elle avait eus à ce sujet. Or, après avoir encore fait quantité de chemin, et s'être tellement fatigué qu'il en desséchait et ne prenait pas même de nourriture, il retourna aux cabanes susdites, où on lui avait donné des renseignements de sa chère femme, et à l'auberge où elle était; car il disait que quand il était à cette auberge, il sentait sa douleur moins vive et son chagrin modéré; c'est pourquoi il croyait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, ce qui l'obligea à prier très-fort la femme de l'auberge de tâcher de lui en donner quelques connaissances, et fit tant de pitié par le récit de son état et de sa situation, qu'elle lui promit de s'en informer exactement, et de lui en donner des nouvelles sitôt qu'elle en aurait appris. Enfin comme le Roi était extrêmement fatigué de ses courses, il résolut de s'arrêter à coucher et à séjourner à cette auberge, car il s'y sentait comme retenu par quelque chose de surnaturel: ne pouvant manger, il demanda à l'aubergiste s'il n'y avait point quelques personnes chez elle avec qui il pourrait souper pour lui tenir compagnie et l'exciter à manger, et que cela dissiperait son chagrin. Elle lui répondit qu'elle n'avait personne, mais comme il insistait encore davantage à désirer quelqu'un, il la pria tellement de lui trouver compagnie pour souper avec lui, en lui disant qu'il la récompenserait de tout, qu'étant prise de pitié, elle lui découvrit enfin le secret qu'il aurait voulu savoir depuis long-temps, et lui dit qu'elle n'avait personne, sinon une jeune dame fort jolie et aimable qu'elle logeait depuis sept ans, avec deux jolis enfans qu'elle avait, et que cette dame lui avait dit qu'elle avait as-

suyé bien des peines, et qu'elle lui avait fait promettre de ne la jamais déceler à personne; qu'elle était depuis ce temps toujours restée enfermée dans sa petite chambre, à moins qu'elle ne fût quelquefois au jardin se promener avec ses deux enfans; qu'elle allait cependant lui demander si elle ne voudrait point venir souper avec lui et lui tenir compagnie.

Etant donc montée, elle lui dit, madame, je vous prie de descendre un peu en bas, vous allez souper avec moi, et tenir compagnie à un très-aimable et honnête monsieur qui est seul à souper à la maison; il est si accablé de chagrin et de tristesse, qu'il désirerait ne pas manger seul pour le dissiper un peu; il vous en prie aussi bien que moi. A ces mots cette chaste dame lui répondit: comment, madame, vous ennuyez-vous de m'avoir chez vous? et ne vous payé-je pas bien? Pourquoi donc avez-vous dit que je suis ici, après que je vous avais priée d'en garder le secret; mais cela suffit, demain je déloge: je ne croyais pas qu'après avoir passé sept ans chez vous, vous m'auriez ainsi trahie. Notre hôtesse revint dire cela au Roi qui était en bas; il la pria instamment de le conduire dans la chambre de cette jeune dame, en lui promettant une bonne récompense, ce qu'elle fit sur le champ.

Dès qu'il fut entré, il reconnut parfaitement son épouse, mais comme par un effet divin, elle avait recouvert ses mains, cela le mettait dans une grande incertitude. Enfin pourtant il la pria et sollicita de venir souper avec lui; elle ne voulut jamais y consentir. Sur cela le Roi lui proposa de faire monter et servir le souper dans sa chambre; mais elle ne voulut point l'accepter non plus, ce qui obligea le Roi à se saisir des deux petits enfans qui étaient venus se jeter à lui, et lui faire mille caresses. Il les emporta donc en bas pour souper avec lui, ce qui obligea cette jeune dame leur mère à courir après pour l'arrêter; mais il était déjà descendu, car il avait couru plus vite qu'elle. Lorsqu'elle vit que ses deux enfans avaient si bien accosté le Roi, cela lui fit faire attention à sa figure, car elle y avait si peu regardé qu'elle ne l'avait point reconnu,

et il n'y eut qu'en le considérant à table avec ses deux petits enfans, qu'elle le reconnut, ce qui lui donna beaucoup à penser d'après les ordres qu'on lui avait annoncés, car reconnaissant ainsi le Roi son époux, elle se dit en elle-même: s'il me connaît, je suis perdue sans ressource. Le Roi s'apercevant du trouble de sa charmante bien-aimée, lui dit qu'elle ne craignît rien, qu'il la pria instamment de s'asseoir, de souper avec lui et de lui raconter ses malheurs et ses tristes aventures; qu'il était tout prêt de la soulager en tout ce qui dépendrait de lui, quand il s'agirait même de la moitié de son royaume. Cette aimable Princesse commença aussitôt à lui conter sans hésiter toutes ses aventures, et comment par une permission et une grâce toute divine elle avait recouvert ses mains pour sauver la vie à son petit garçon qui était tombé dans la fontaine, lorsqu'elle buvait; elle lui raconta ensuite comme elle avait passé sept ans dans cette auberge, sans que personne le sût. Comme elle lui racontait tout cela, son petit garçon, qui s'était jeté le premier dans les bras du Roi, vint dire à sa mère par trois fois: maman, voilà papa; ah! que j'en suis aise! la princesse le voulut reprendre et faire taire, mais il cria encore plus fort: oui, maman, c'est papa. Le Roi ayant entendu cela, ainsi que le récit des malheureuses aventures de cette infortunée Princesse, se jeta à son cou, et l'embrassa tendrement en versant un torrent de larmes d'attendrissement et de joie, de sorte que pendant plus de deux heures ce ne fut de part et d'autre qu'embrassemens pleurs et cris de joie. L'hôtesse en resta toute interdite, et jusqu'aux petits enfans qui en pleuraient de joie.

Le Roi lui raconta à son tour comme il l'avait cherchée et fait chercher pendant le temps qu'elle avait été à cette auberge, et comme il se sentait soulagé toutes les fois qu'il était venu, ce qui lui faisait croire qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; ensuite il lui dit comme il avait fait la guerre et détrôné la Reine sa mère, sans la connaître pour telle, sinon par les présens qu'il lui avait envoyés lorsqu'il était à l'armée, et que sa méchante mère avait volés au messenger, et que c'était elle

qui était la cause de tous leurs malheurs, par sa méchanceté et perfidie abominable. Ensuite de cela ils se mirent à souper et ne couchèrent point le reste de la nuit, car elle était déjà bien avancée; mais ils la passèrent gaiement et avec plaisir. Dès le lendemain il alla chez un riche marchand de la ville voisine, où il acheta de très-belles étoffes en soie, brodées d'or et de pierreries, dont il fit faire sur le champ des robes à sa chère épouse, et la para avec la même magnificence que le jour de ses noces, puis il acheta le plus beau carrosse qu'il put trouver tout équipé, avec des laquais et courriers qu'il loua exprès. Il fit ensuite de grands présens à l'hôtesse, et étant tous montés dans le carrosse, ils s'en retournèrent bien victorieux et triomphans de joie en son palais.

Leur arrivée fit une si grande sensation de joie à la Reine, mère du Roi, qu'elle fut évanouie pendant près de deux heures; et quand elle fut revenue à elle, elle ne contentait pas d'embrasser le Roi, sa femme et leurs enfans. Ensuite le Roi envoya des courriers par tout son royaume et celui de sa chère épouse, et convia tous les Seigneurs à un festin qu'il donna, et qui dura plus de quinze jours dans la pompe la plus brillante. Il fit distribuer des sommes immenses à tous les sujets des deux royaumes et particulièrement aux pauvres, de sorte que tout le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, le comblait de bénédictions, et toute sa maisonnée.

Après tout cela, il joignit le royaume de sa chère épouse au sien, et les deux n'en firent plus qu'un; ils vécurent ensemble fort long-temps en grande paix et bien contents avec leurs deux enfans, et en eurent encore d'autres dans la suite.

#### MORALE.

La jalousie et l'envie font toujours beaucoup de ravage, mais les suites en sont ordinairement funestes à ceux qui sont dominés par ces honteuses passions.

---

A CAEN, chez T. CHALOPIN, Imprimeur, rue Froide, n<sup>o</sup>. 2.

